

Une cécité ordinaire. Analyse narrative de 2 Rois 6.8-23

Résumé : *Cet article étudie la structure narrative de 2 Rois 6.8-23 ainsi que plusieurs procédés littéraires qui y sont employés. L'étude du niveau de connaissance des personnages révèle une insistance sur la perte de repères de chaque protagoniste (à l'exception d'Élisée), désorientation dont l'aveuglement momentané des soldats araméens constitue une mise en abyme. Cela conduit à analyser en termes de cécité l'ignorance générale quant à la puissance mobilisée par Dieu en faveur de ses serviteurs. Dans le même temps, de subtiles dissymétries suggèrent que derrière le cas du serviteur d'Élisée, c'est une forme bien ordinaire de cécité qui est visée par le narrateur. Sa stratégie viserait ainsi à mettre en évidence l'angle mort d'une spiritualité qui oublierait l'existence même des réalités invisibles.*

Abstract : *This article studies the narrative structure of 2 Kgs 6.8-23 as well as some of the literary techniques used in this text. By paying attention to the level of knowledge of the characters, one discovers a stress on the loss of their bearings (except Elisha); the blindness of the Aramaean soldiers constitutes a mise en abyme of this disorientation. This leads the reader to interpret as blindness the general ignorance with regard to the powers used by God in favour of his servants. At the same time, some subtle asymmetries suggest that in the case of Elisha's servant, it is an ordinary form of blindness which is highlighted by the narrator. Therefore, his strategy seems to consist in pointing out the blind spot of a spirituality which would forget the very existence of the invisible realities.*

1. Structure du passage

Cette péricope revêt une structure aisément identifiable. Son premier comme son dernier verset évoquent l'arrière-plan historique sur lequel l'épisode se détache : le roi d'Aram est en guerre contre Israël (v. 8), mais suite à cette histoire les « bandes araméennes » ne pénétreront plus dans le territoire israélite

(v. 23). La seconde étape du récit correspond à l'avant-dernière : à la cour araméenne, le roi est décontenancé par les pouvoirs d'Élisée (v. 9-14); dans le camp adverse, le souverain voit son rôle de dirigeant du pays « court-circuité » par l'homme de Dieu, qui lui apporte comme sur un plateau un contingent ennemi dont il ne sait que faire (v. 20-23). Dans les versets qui restent, au cœur de la narration, deux événements semblables se répondent : Élisée prie et les yeux de son serviteur se dessillent (v. 15-17) ; Élisée intercède à nouveau et les soldats araméens recouvrent la vue (v. 20). Enfin, au centre de la composition, on lit une prière inverse : l'homme de Dieu demande que la troupe d'étrangers soit aveuglée (v. 18-19). La structure concentrique ainsi définie peut se représenter comme suit :

- A situation de départ : les Araméens lancent des incursions contre Israël
- B le roi d'Aram apprend le rôle d'Élisée
- C Dieu ouvre les yeux du serviteur d'Élisée
- D Dieu frappe d'aveuglement les soldats araméens
- C' Dieu ouvre les yeux des soldats araméens
- B' le roi d'Israël apprend la capture d'Élisée
- A' situation d'arrivée : les Araméens n'osent plus s'attaquer à Israël

Cet agencement du texte met en évidence plusieurs aspects. En premier lieu, le cadre du texte souligne le changement induit par cet épisode intrigant : de l'énoncé du problème, la menace araméenne (A), on passe à sa résolution, la fin des intrusions (A'). Ensuite, les tranches parallèles internes suggèrent un rapprochement entre deux types de personnages. D'une part, les deux rois (araméen et israélite) se trouvent non seulement en opposition politique, mais aussi en situation de vis-à-vis littéraire *via* la correspondance BB'. Tous deux sont déstabilisés dans leurs fonctions par le pouvoir d'Élisée. D'autre part, le serviteur de l'homme de Dieu (C) joue un rôle analogue à celui de la troupe de soldats (C') : il s'agit de deux types de subordonnés, qui vivent du reste le même phénomène de recouvrement de la vue. Dans ce récit, seul Élisée ne connaît point d'équivalent. Enfin, le pivot du chiasme (D) met en valeur l'aveuglement des soldats, qui marque le tournant de la narration.

2. Trois types de personnages, trois niveaux de connaissance

Ainsi, les acteurs de ce récit se disposent sur trois niveaux :

- les rois : celui d'Aram et celui d'Israël ;

- les subalternes : le serviteur d'Élisée et les soldats araméens ;
- l'homme de Dieu : Élisée.

Ce lot de personnages, appariés à l'exception d'Élisée, permet au narrateur de jouer sur les similitudes de ceux qui sont adversaires, tout en faisant ressortir la singularité de l'homme de Dieu. La clef de ce récit gît plus précisément dans la modulation du niveau de connaissance des acteurs.

Les deux rois

Considérons pour commencer les deux rois. Le dirigeant araméen est présenté d'emblée comme un chef actif, avisé et tacticien. Il semble détenir l'initiative, car la formulation du v. 8a suggère que c'est lui qui est en guerre contre Israël ; il se montre avisé parce qu'il « prend conseil » auprès de ses serviteurs ; il paraît tacticien, enfin, puisque les discussions portent notamment sur le meilleur endroit où il convient de disposer l'armée. Rappelons que le terme polyvalent « serviteur » peut désigner, en hébreu biblique, un haut fonctionnaire, comme c'est le cas sur de nombreux sceaux inscrits de l'âge du Fer : il s'agit donc ici de véritables « conseils de guerre » durant lesquels le roi consulte son état-major et en tire ses instructions. Le v. 10 indique que ce type de réunion n'est pas une exception.

Cependant, pour haut placé et intelligent qu'il soit, ce roi ignore un fait que le récit indique au lecteur dès le second verset du texte : ses ordres de guerre sont transmis à son adversaire par Élisée (v. 9). Le lecteur surplombe ainsi la situation et comprend immédiatement le ridicule et l'humiliation dans lesquels le chef d'Aram se trouve : les décisions issues de ses réunions secrètes, menées au plus haut niveau, sont dévoilées à l'ennemi au fur et à mesure, en quelque sorte en temps réel ! La forme verbale décrivant l'état intérieur de cet homme, forme unique au sein de la Bible hébraïque (*s'r* au niph'al), mobilise une racine hébraïque dont relève un substantif désignant une « tempête », ce qui peut signifier que le roi « enrage »¹ ou qu'il est « troublé », « bouleversé »² (« tempête sous un crâne » !). Pour autant, lorsqu'il s'avise enfin de l'existence de « fuites », le roi d'Aram ne rejoint toujours pas le niveau de connaissance du lecteur, car il pense en bon politicien à une trahison humaine et cherche la « taupe » parmi ses

¹ F. BROWN, S. DRIVER et C. BRIGGS, *A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament*, Peabody, Hendrickson, 1996 (éd. originale 1906), p. 704.

² La Vieille Latine se lit ici « perturbatum est cor regis » (cf. N. FERNÁNDEZ MARCOS et J. R. BUSTO SAIZ, *El Texto Antioqueno de la Biblia Griega, II, 1-2 Reyes*, TECC 53, Madrid, Instituto de Filología del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1992, p. 97 en note). La Vulgate a : « conturbatumque est cor regis ».

conseillers. Le lecteur, lui, sait déjà que c'est l'homme de Dieu qui procure, sans doute miraculeusement, les données au roi israélite. Quand on fournit cette information au chef araméen, il lui en manque encore une : où se trouve ce fameux Élisée ? Il ordonne donc : « voyez où il se trouve » (v. 13). C'est alors seulement que le roi et le lecteur se retrouvent au même niveau de connaissance : tous deux apprennent au v. 13b qu'Élisée se trouve à Dotân. Dernier élément qui indique peut-être le ridicule de la situation : c'est une « troupe importante » qui est envoyée pour se saisir d'un seul homme, un responsable religieux qui plus est, et non un chef guerrier ; le récit suggère qu'il ne possède pour toute garde rapprochée qu'un serviteur. La démesure des forces mobilisées pourrait bien trahir le désarroi d'un dirigeant qui n'a que des armes à opposer à un phénomène qui lui échappe, et qui ne peut rien faire de plus que les additionner. De plus, le fait que le détachement voyage de nuit peut s'interpréter comme une tactique visant à surprendre, mais aussi comme le signe d'une précipitation.

Si le roi d'Aram apparaît comme la victime ahurie de la connaissance surnaturelle d'Élisée, le souverain d'Israël en constitue le bénéficiaire involontaire et embarrassé. Non qu'il puisse être totalement surpris des pouvoirs de l'homme de Dieu, puisqu'il reçoit régulièrement ses révélations et en tire un avantage militaire. Mais ces indications tactiques le laissent encore jouer pleinement le rôle d'un roi : après tout, ce type d'information s'obtient habituellement par des moyens humains, tel l'espionnage ; l'essentiel de l'action procédant de l'armée sous les ordres du souverain, il peut d'ordinaire se prévaloir à bon droit des victoires obtenues. Cette fois, l'informateur prophétique lui apporte un contingent ennemi comme sur un plateau : les prérogatives royales sont comme contournées. Bien plus, Élisée réussit une prouesse inaccessible à un roi : il vainc sans combattre et sans victime ; il amène des otages dociles dans la capitale, tels un tribut vivant ! Déboussolé, le chef d'Israël ne sait que faire de cet encombrant présent. Nul mode d'emploi, nulle tradition militaire pour une telle réussite. Le fait qu'il en soit réduit à demander à Élisée une directive au sujet de ces prisonniers achève de démontrer son désarroi. Bien plus, la proposition qu'il émet (« les tuerai-je ? ») se voit écartée par Élisée comme non pertinente. Ainsi, la seule action relevant d'une prérogative royale qui restait au dirigeant israélite, abattre les otages (indépendamment du problème moral associé), lui est ôtée, tandis que son jugement apparaît erroné.

Les personnages subalternes

Passons maintenant aux personnages qui jouent le rôle de subalternes.

Le serviteur d'Élisée, tout d'abord, découvre en se levant une armée encerclant sa cité. En cette époque d'agression araméenne contre Israël (v. 8), une attaque de Dotân n'était certes pas inimaginable, puisque le site présentait un relatif intérêt stratégique. Il est vrai que Dotân est rarement mentionnée dans les sources antiques³ et jamais comme site de bataille. Mais la principale route traversant la région des collines de Samarie selon un axe Nord-Sud et reliant la vallée de Jezréel à la capitale passait au pied de ce qui est aujourd'hui Tell Dotân⁴. Le site contrôlait plus précisément le point d'entrée de cette route dans la « vallée de Dotân »⁵. Il ne s'agissait pas non plus d'un simple hameau ; la colline naturelle sur laquelle la cité était édifiée s'élevait à une altitude de 45 mètres, et la surface des constructions était d'environ 25 ares (2500 m²)⁶. Cette ville n'avait cependant pas l'importance de sites tels Mégiddo et Hatsor, qui constituaient de puissants verrous militaires ; elle doit plutôt s'envisager comme une étape sur la route menant à Samarie. Les archéologues ayant fouillé le site pensent que le mur d'enceinte de l'âge du Bronze Moyen était encore utilisé aux siècles suivants⁷, mais cela signifie qu'ils n'ont pas trouvé de rempart construit à l'âge du Fer et on souhaiterait des investigations supplémentaires pour confirmer ou infirmer que le site était fortifié au IX^e siècle. Il est en tout cas abusif d'affirmer, comme R.E. Cooley et G.D. Pratico, que Dotân était décrite durant l'époque royale comme « bien fortifiée » au simple motif que le roi araméen de notre récit y envoie une « troupe importante »⁸. Ce détail peut tout aussi bien s'analyser comme un signe du désarroi du souverain araméen, comme nous l'avons dit. Quoi qu'il en soit, les bâtiments mis au jour par les fouilles archéologiques (des maisons et un grand bâtiment public dont certaines pièces servaient au stockage de denrées⁹) n'indiquent rien de plus qu'un site de nature résidentielle. En somme, il serait probablement tout aussi excessif de considérer

³ Cette ville apparaît en Gn 37.17 ; *Judith* 3.9 ; 4.6 ; 7.3, et dans *l'Onomasticon* d'Eusèbe (§ 76.13).

⁴ D. USSISHKIN, « Dothan », dans E. STERN, sous dir., *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, Jérusalem, Israel Exploration Society/Carta, vol. 1, 1993, p. 372.

⁵ Cf. D. A. DORSEY, *The Roads and Highways of Ancient Israel*, The ASOR Library of Biblical and Near Eastern Archaeology, Baltimore, John Hopkins University Press, 1991, p. 140-143, en particulier 143.

⁶ USSISHKIN, « Dothan », p. 372.

⁷ *Ibid.*, p. 373.

⁸ R. E. COOLEY et G. D. PRATICO, « Tell Dothan : The Western Cemetery, with Comments on Joseph Free's Excavations, 1953 to 1964 », dans W. G. DEVER, sous dir., *Preliminary Excavation Reports : Sardis, Bir Umm Fawakhir, Tell el-'Umeiri, The Combined Caesarea Expeditions, and Tell Dothan*, AASOR 52, Berkeley/Tallahassee/Columbia, ASOR, 1995, p. 148.

⁹ USSISHKIN, « Dothan », p. 373.

Dotân comme un bastion de la même importance que Mégiddo ou Hatsor, que d'y voir une ville qui n'aurait jamais été attaquée, n'était-ce la présence d'Élisée.

La surprise du disciple du prophète vient d'ailleurs. Puisque c'est son maître qui prévient le roi lui-même des déplacements de l'armée ennemie, il a toutes les raisons de se croire l'un des hommes les plus en sécurité du pays ! En supposant que Dotân ait été choisie comme cible par le roi d'Aram lors d'un conseil secret tel celui évoqué au début du passage, Élisée aurait été en mesure de le prévoir. C'est dire la stupéfaction qui est celle de son serviteur quand il voit sa cité entourée d'un puissant détachement araméen. Que vient faire ici une telle armée, chars, chevaux et fantassins ? Le maître, au courant à l'avance des attaques étrangères, n'a-t-il donc pas anticipé cette « visite » ? Le fait que cette découverte se fasse de bon matin accentue encore l'effet de surprise. En un instant, les repères habituels, la sécurité quotidienne de cet homme s'évanouissent. De manière ironique, une seconde surprise l'attend puisqu'une autre armée est présente (v. 17)¹⁰, tout autour de lui !

Du reste, les soldats araméens, quoique constituant la force menaçante, ne se trouvent pas en meilleure posture. La tâche assignée à ces professionnels de la guerre paraît pourtant relativement aisée ; face à une cité attaquée par surprise, n'abritant sans doute pas de contingent militaire et peut-être pas fortifiée, la victoire paraît acquise. La chute n'en est que plus dure. Frappés d'aveuglement, ils sont ravalés en un clin d'œil, si l'on peut dire, au rang de civils, et dépendent même de quelqu'un d'autre pour se déplacer. Ils suivent docilement Élisée comme des moutons menés à l'abattoir. Ironiquement, les militaires qui étaient censés ramener Élisée sous bonne escorte dans la capitale araméenne se trouvent

¹⁰ L'armée de « chevaux et chars de feu » est distincte du contingent araméen, contrairement à ce que pense T.R. HOBBS (*2 Kings*, Word Biblical Commentary 13, Waco, Word, 1985, p. 78), et ce pour au moins deux raisons. Premièrement, une apparition semblable se produit lors de l'ascension d'Élie, et l'on ne voit guère ce que viendrait y faire une armée ordinaire, araméenne comme israélite : un ou des « chars de feu » (le mot hébreu pour char est un collectif) et des « chevaux de feu » séparent Élisée de son maître au moment où il quitte la terre (2 R 2.11). Hobbs se demande s'il ne s'agit pas alors d'armes spéciales, inconnues par ailleurs (*ibid.*, p. 21) : tentative désespérée pour rationaliser un texte dont l'intention est à l'évidence bien différente. De plus, au même moment, Élisée adresse au Tishbite une formule qui l'associe étroitement aux « chars et chevaux » ; on la traduit souvent : « Mon père ! Mon père ! Chars d'Israël et sa cavalerie ! ». Cette expression sera reprise par le roi Joas au sujet d'Élisée lui-même, quelques temps avant sa propre disparition (2 R 13.14). En somme, il faut simplement prendre acte de ce que le livre des Rois associe à plusieurs reprises les deux prophètes à de mystérieuses armées.

La situation est plus claire encore si l'expression de 2 Rois 2.11 signifiait en réalité, dans son état textuel le plus ancien, qu'au moment où Élie s'envole sur un char de feu son disciple le qualifie d'« aurige d'Israël ! » (ce serait une sorte de titre honorifique de conducteur de char national). C'est dans tous les cas ce que l'on trouve dans la Vieille Latine (M. RICHELLE, « Élie et Élisée, auriges en Israël. Une métaphore militaire oubliée en 2 R 2,12 et 13,14 », *Revue Biblique* 117/3, 2010, p. 321-336). Selon cette analyse, c'est un « char de feu » qui emporte l'homme de Dieu, ce qui exclut même les meilleurs des chars araméens...

En second lieu, le v. 18 signifie vraisemblablement que l'armée de feu descend la colline de Dotân en direction des Araméens : ces deux entités sont alors bien distinguées par le texte (voir plus loin la note 13 pour plus de détails).

eux-mêmes guidés jusque dans le centre du royaume israélite, et c'est leur « cible » humaine qui les conduit.

Ainsi, les deux catégories de personnages subalternes subissent une expérience de désorientation totale. Plus évidente encore est la similitude dans la manière dont ils recouvrent la vue, les formulations des v. 17 et 20 étant pour l'essentiel identiques.

L'homme de Dieu

Pour finir, sans pendant dans le texte, Élisée est le seul personnage à ne jamais être surpris. Mieux, c'est lui qui détermine, pour ainsi dire, les degrés de vision des autres acteurs par ses prières, qu'il s'agisse de demander le rétablissement de la vue ou sa perte. Serait-il le héros du texte ? En réalité, nous allons voir que le récit manifeste des préoccupations plus profondes qu'une telle hiérarchisation.

3. Une mise en abyme

Des rois déstabilisés, des subordonnés désorientés et même frappés de cécité, un prophète qui domine avec aisance la situation... Quelle est la visée de cette gradation ? La stratégie narrative se laisse deviner à plusieurs caractéristiques du texte.

En premier lieu, tant la structure du texte que l'intensité inhérente au miracle mettent en relief l'aveuglement des soldats : il est relaté au centre du chiasme et constitue un événement spectaculaire qui fait basculer l'action. Plus profondément, il constitue une mise en abyme¹¹ de l'ensemble du récit : ce dysfonctionnement physique sert d'illustration à la perte de repère des rois et à la forme de cécité du serviteur d'Élisée, ainsi que de clef de lecture de ce qui leur arrive. Si le roi araméen est désorienté, c'est en raison de son ignorance du pouvoir d'Élisée ; si le roi d'Israël apparaît perdu, c'est que la main est passée du pouvoir royal à l'office prophétique. D'une manière analogue, la crainte ressentie par le serviteur d'Élisée vient de ce qu'il ne soupçonne pas les moyens célestes mobilisés autour de son maître. En somme, tous les personnages, sauf Élisée, sont victimes d'une forme de cécité : chacun est aveugle à la puissance véritable

¹¹. Définition du *Dictionnaire de l'Académie*, dans l'article « abîme » (et tout en signalant que « mise en abyme » est l'orthographe la plus fréquente) : « procédé par lequel on intègre dans un récit, dans un tableau, un élément signifiant de ce récit ou de ce tableau, qui entretient avec l'ensemble de l'œuvre un rapport de similitude » (<http://atilf.atilf.fr/academie9.htm>, consulté le 3 février 2011).

entourant l'homme de Dieu. Au fond, le handicap temporaire des soldats paraît secondaire au regard des enjeux théologiques : son intérêt le plus profond consiste à renvoyer, par réfraction, à l'aveuglement des autres acteurs. Le narrateur utilise donc ce dysfonctionnement physique pour amener le lecteur à analyser l'attitude des autres personnages en termes de cécité.

Ce dispositif paraît d'autant plus efficace que le jeu de correspondances entre les personnages appariés abolit, dans une certaine mesure, les différences entre ressortissants de nations ennemies. Outre les parallèles induits par la structure du texte, la symétrie des désarrois rapproche les rois antagonistes, de même que le dessillement crée un point commun entre le serviteur d'Élisée et les soldats araméens. Seul Élisée échappe à cette loi, lui que caractérise davantage le statut d'homme de Dieu que la nationalité israélite. Au demeurant, plusieurs autres textes confèrent une dimension transnationale à ce prophète originaire d'Abel-Mehola, cité proche du Jourdain et par conséquent, à certaines périodes de l'histoire d'Israël, de la frontière avec Aram. Il en est ainsi de l'épisode qui le voit convoquer Naaman, le général araméen (2 R 5), ou encore de celui où il se rend à Damas pour oindre Hazaël (2 R 8.7-14). En fin de compte, le texte rapproche les personnages d'origines distinctes en leur prêtant tous une forme de cécité, à l'exception d'Élisée.

4. Des dissymétries significatives

Dans le même temps, le récit semble user de subtils décalages par rapport à sa structure concentrique, si équilibrée. On constate d'une part une dissymétrie dans le sort des personnages subalternes. Certes, aussi bien le serviteur d'Élisée que la troupe araméenne bénéficient du recouvrement de la vue et, dans les deux cas, suite à une prière de l'homme de Dieu. Mais contrairement aux soldats, l'Israélite n'avait pas été « frappé » d'aveuglement. Les Araméens eux, subissent le même sort que les habitants de Sodome forçant la porte de Loth, l'expression hébraïque utilisée étant la même (« frapper de cécité » ; voir Gn 19.11). Il y a peut-être même une forme d'ironie à ce que le roi d'Aram ait ordonné à ses serviteurs, quelques versets auparavant : « allez et voyez »¹². En un sens, l'absence d'équivalent à cela suggère que l'ignorance de la présence d'une « armée céleste » relève chez le serviteur d'Élisée d'une sorte de cécité *permanente*. Si le serviteur d'Élisée a besoin que ses yeux soient dessillés alors qu'il n'a pas subi de « coup », c'est parce qu'il est *déjà* aveugle à certaines choses. D'un autre côté, la dissymétrie

¹². Comme le remarque P. LEITHART, *1 & 2 Kings*, SCM Theological Commentary on the Bible, Londres, SCM Press, 2006, p. 201.

précitée et le caractère communément imperceptible des « chars et chevaux de feu » suggèrent que cette forme de cécité n'a rien d'anormal : il ne s'agit pas d'un « aveuglement » du même ordre que celui des soldats ; il n'y a rien d'étrange à ne pas voir une « armée céleste ». De fait, le niveau de vision acquis grâce au dessillement demandé par Élisée diffère : son serviteur perçoit une réalité surnaturelle, quand les yeux des soldats araméens ne s'ouvrent que sur le monde sensible habituel. En somme, l'ignorance du serviteur d'Élisée s'interprète comme une cécité, mais une cécité *ordinaire*.

Un second décalage doit être relevé : l'intrigue s'inverse non pas lors de l'aveuglement des soldats, c'est-à-dire au point correspondant au centre du chiasme, mais un peu avant, lors du dévoilement de l'armée de feu (C). À ce stade, le lecteur – comme le disciple d'Élisée – sait déjà la magnitude de l'assistance céleste. Dès lors que l'assurance d'une telle protection est acquise, la manière dont l'armée de feu dissipera la menace araméenne importe peu : le suspense a déjà chuté d'un cran. Du reste, le texte demeure très discret sur le rôle éventuel de la troupe invisible dans l'aveuglement des soldats ennemis¹³. Or aussi bien le décentrement de la chute du suspense (elle intervient avant même que l'ennemi ne soit frappé) que cette ellipse sur les détails de la frappe, pointent vers une réalité plus profonde et consonante avec la situation d'ensemble : *il n'est besoin que de savoir, pas de voir*. Il suffit d'avoir conscience de ce que des forces mystérieuses sont à l'œuvre en faveur des croyants ; il suffit de savoir que Dieu agit. En revanche, ne pas savoir cela, ne pas en avoir ou plutôt ne pas en prendre conscience, constitue déjà une forme de cécité, si ordinaire que ce texte vise à la

¹³. Au début du v. 18, le texte massorétique (TM) se traduit littéralement : « et ils descendirent vers lui », ce que la plupart des versions françaises rendent par « les Araméens/Syriens descendirent vers Élisée », en suppléant les identités des personnes impliquées. Mais la Septante, dans son état le plus ancien, avait : « ils descendirent vers eux ». En effet, contrairement au manuscrit *Vaticanus* qui a encore un singulier comme complément d'objet indirect, le texte antiochien, appuyé par la Vieille Latine (*ad eos*), porte un pluriel (voir FERNÁNDEZ MARCOS et BUSTO SAIZ, *El Texto Antioqueno de la Biblia Griega, II, 1-2 Reyes, op. cit.*, p. 98). Ce pluriel représente donc le témoignage le plus éloigné du texte massorétique parmi la tradition grecque (reflétée en latin par la *Vetus Latina*), et doit être considéré comme représentant la leçon de l'ancienne Septante (selon un principe méthodologique de critique textuelle énoncé par Paul de Lagarde). La leçon du *Vaticanus* procède vraisemblablement ici d'une harmonisation tardive avec le TM.

En d'autres termes, le premier traducteur hellénisant de ce passage a dû lire un hébreu signifiant « et ils descendirent vers eux ». Cela peut être compris de deux manières : (1) « les Araméens descendirent vers Élisée et son serviteur (et éventuellement l'armée de feu qui les environne) » ou (2) « les chevaux, les chars et la troupe importante descendirent vers les Araméens ». La seconde solution paraît préférable non seulement parce que la troupe céleste constitue le plus proche référent possible, mais aussi pour des raisons topographiques : cette armée mystérieuse se trouve sur la colline et doit donc descendre pour aller se confronter aux Araméens, tandis que ces derniers devraient, au contraire, monter. Selon cette analyse, on peut comprendre que l'armée de feu s'élance en direction des ennemis et qu'à ce moment-là Élisée prie le Seigneur de frapper (sans doute au moyen du contingent céleste) les Araméens. Cette lecture paraît meilleure que le TM, puisque ce dernier suppose un mouvement improbable (les Araméens descendant vers une haute colline).

Quoi qu'il en soit, le texte reste volontairement évasif sur le *modus operandi* de l'aveuglement, et ne dit pas explicitement que l'armée céleste a frappé les Araméens : c'est le Seigneur qui est le sujet de cette action à la fin du v. 18.

mettre en évidence. Infirmitté de l'indifférence aux réalités invisibles ; clairvoyance de la foi. Un commentateur sensible aux implications du texte pour la vie chrétienne a exprimé les choses ainsi : « Que faire si Dieu ne vous montre pas les chevaux et chars de feu ? Vous devez aller de l'avant, en vous appuyant sur le verset 16 si la vue du verset 17 ne vous est pas accordée¹⁴. »

Pour autant, Élisée n'adopte pas un discours naïf. De manière tout à fait remarquable, *il analyse la situation en termes de rapport de force*, et non dans la perspective d'un triomphalisme béat. Aux chars et chevaux ennemis, ce n'est pas une vague assurance qu'il oppose, mais, en ses termes, la terrible loi de la supériorité numérique, presque le quantifiable de la suprématie militaire. Dissymétrie, encore ! Et si Élisée peut faire ce raisonnement, c'est que la puissance assignée par Dieu à la protection de son prophète lui apparaît, au préalable, sous les traits d'une *armée*. Les moyens fournis par Dieu pour contrer l'agression se manifestent sous une forme homogène à la force d'attaque.

5. Quel message pour le lecteur ?

Le jeu des points de vue mobilisés par le narrateur semble rapprocher le lecteur des personnages subordonnés. Les v. 15 et 20 ont recours à une formule qui introduit souvent une focalisation interne (*w'hinneh*)¹⁵ et qui place le lecteur un instant dans la tête du serviteur d'Élisée lorsqu'il découvre qu'une troupe araméenne encercle la ville, puis dans celle des soldats qui s'aperçoivent qu'ils sont à Samarie. À l'inverse, le texte ne dévoile en rien les pensées et la vie intérieure d'Élisée : ce personnage qui domine la situation et se caractérise par sa clairvoyance demeure en réalité opaque pour le lecteur. Du côté des rois, on relève simplement une brève description de l'état intérieur du roi israélite au v. 11. Sans que cette répartition des « focalisations » constitue une indication nette de ce que le narrateur suggère de s'identifier au serviteur de l'homme de Dieu ou aux soldats, on peut constater que le lecteur est davantage renvoyé à leurs situations. Ces indices créent une présomption de ce que l'intention du narrateur est de sensibiliser à une forme d'indifférence ou d'inconscience à l'égard de la puissance secrètement mobilisée par Dieu en faveur de ses fidèles. De manière plus précise, la dissymétrie relevée plus haut entre les cas du serviteur d'Élisée et des soldats ; la situation de ce serviteur, qui joue en quelque sorte

¹⁴. D. RALPH DAVIS, *2 Kings. The Power and the Fury*, Focus on the Bible, Geanies House, Fearn, Christian Focus, 2005, p. 113.

¹⁵. Sur cette technique narrative bien connue, voir par exemple J.-P. SONNET, « L'analyse narrative des récits bibliques », dans M. BAUKS et C. NIHAN, sous dir., *Manuel d'exégèse de l'Ancien Testament*, Le Monde de la Bible 61 ; Genève, Labor et Fides, 2008, p. 81.

rôle d'un homme « normal » au sein du peuple de Dieu et s'apparente donc assez facilement à un lecteur croyant ; la distance mentale induite au contraire par l'appartenance des soldats au peuple ennemi ; tout cela conduit à une identification préférentielle à l'assistant de l'homme de Dieu¹⁶. Par suite, si le lecteur est incité à se mettre à la place d'un personnage « aveuglé », c'est surtout dans la perspective d'une « cécité ordinaire », telle que nous l'avons analysée plus haut. Il n'est pas stigmatisé, dans la mesure où il est normal de ne pas voir les réalités cachées, et il l'est d'autant moins qu'il n'est pas question de prétendre égaler Élisée. La « vision » accordée au serviteur a pour premier effet de le rassurer. Dans le même temps, le texte sensibilise le lecteur à une dimension dont il convient d'avoir conscience. Il y a là, au final, une manière élégante et équilibrée de mettre le doigt sur un angle mort potentiel de tout croyant.

Il est, du reste, difficile de ne pas jeter un regard rétrospectif sur notre texte dans la perspective de l'ensemble du canon chrétien. On rencontre d'une part une situation partiellement comparable à Gethsémani, lorsque des soldats romains viennent s'emparer de Jésus. Le Seigneur ordonne alors à Pierre, qui vient de couper l'oreille de l'esclave du grand prêtre, de ranger son arme, et lui dit : « Penses-tu que je ne puisse pas supplier mon Père, qui me fournirait à l'instant plus de douze légions d'anges ? » (Mt 26.53, NBS). La question de Jésus sous-entend que Pierre devrait savoir cela. La formulation paraît significative ; on peut la paraphraser ainsi : « est-ce que tu *présupposes* que je ne peux pas prier et que le Père ne m'accorderait pas cette protection ? ». Autrement dit, Jésus dénonce une opinion préconçue, vraisemblablement inconsciente, qui consisterait à considérer par avance comme impossible la solution dont il ne veut pas user. Il critique une mentalité qui déclarerait par avance comme inenvisageable ce qui est une réelle possibilité. L'attitude violente de Pierre n'est pas seulement inadéquate parce qu'il faut, pour que les Écritures s'accomplissent, que Jésus soit saisi (v. 24) ; elle l'est aussi parce qu'il pense d'emblée à un combat mobilisant les seuls moyens humains visibles. Jésus lui fait remarquer que s'il était question de combattre l'ennemi pour défendre le Fils de Dieu, alors les capacités disponibles seraient bien plus grandes ! De même qu'Élisée raisonnait en termes de rapport de force, Jésus rappelle que s'il s'agissait de se placer sur le plan du combat, alors pas moins d'une douzaine de légions pourraient être opposées par son Père à la « grande foule armée d'épées et de bâtons » (v. 47). La parole de Jésus va donc dans le même sens que le message du texte que nous avons étudié, en permettant de l'enrichir. Il s'agit de

¹⁶. Nous rejoignons en cela P. LEITHART qui écrit : « nous sommes, en résumé, des serviteurs d'Élisée » (*1 & 2 Kings*, *op. cit.*, p. 202).

lutter à la fois contre une attitude inconsciente vis-à-vis des moyens que Dieu est prêt – si c'est adéquat – à convoquer, et contre un présupposé lancinant qui finir par devenir inconscient, un axiome selon lequel la mobilisation de tels moyens, parce qu'elle reste exceptionnelle, n'est même plus une éventualité.

D'autre part, un passage de la première épître de Jean paraît faire écho à notre passage. En 2 Rois 6.16, Élisée déclarait à son serviteur : « N'aie pas peur, car ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que ceux qui sont avec eux ». S'adressant à des chrétiens qui font face à des personnes instillant une fausse doctrine dans l'Église, Jean écrit : « Vous, mes enfants, vous êtes de Dieu, et vous les avez vaincus, car celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde » (1 Jn 4.4, NBS). Ici encore, l'apôtre analyse la situation en termes de rapport de forces. De manière remarquable, s'ajoute ici une dimension supplémentaire : l'opposition joue entre celui qui est *en*, ou *parmi* les croyants, que le contexte immédiat conduit à identifier à « l'Esprit de vérité » (v. 6), et celui qui est *dans* le monde. Le passage de 2 Rois envisageait avant tout une situation de danger concrètement terrestre ; l'épître transpose le combat au plan des réalités spirituelles.

Concluons. Une lecture même superficielle du passage considéré suggère déjà que le texte insiste sur l'existence de ressources insoupçonnées à la disposition de Dieu pour la protection de ses fidèles. Mais une attention prêtée à l'ensemble des caractéristiques littéraires du passage considéré (sa structure, ses aspects narratifs) montre qu'elles convergent au service d'un message plus profond encore, que corrobore une parole de Jésus dans une situation analogue. Il ne s'agit pas simplement de lire un des nombreux récits de miracle contenus dans la Bible et de passer au suivant, et il ne saurait être question de jeter un coup d'œil furtif dans les coulisses célestes pour l'amusement, et de continuer sa route. Le texte biblique nous *encourage*, voire nous *engage* à prendre conscience de réalités invisibles, sous peine de vivre dans une forme de cécité, certes ordinaire mais pas nécessairement à la hauteur de l'appel que nous avons reçu. Il ne s'agit pas de s'étonner de ne pas voir ce qui, par nature, reste invisible, mais de réaliser que l'oubli de cette réalité est terriblement *restrictif*. Dans le même temps, le texte va à l'encontre de deux excès : s'attendre à bénéficier quotidiennement de « visions » de cette nature (elle est présentée ici comme exceptionnelle), et aboutir à une négation pratique de l'existence de ces réalités à force de les perdre de vue. L'expérience et les paroles de Jésus à Gethsémané sont éloquentes. Au seuil de la plus difficile des épreuves, il sait fort bien que son Père pourrait en un instant mobiliser une armée céleste pour le délivrer. En même temps, il sait qu'il ne le fera pas et l'accepte : il ne prie pas pour cela,

Une cécité ordinaire. Analyse narrative de 2 Rois 6.8-23

comme il le fait remarquer à Pierre. Comment ne comprendrait-il pas ce que nous vivons, quand le même Père nous soumet à des épreuves sans accorder la délivrance qu'il ne lui coûterait rien d'accorder, parce qu'il a de plus grands projets pour nous ?

Matthieu RICHELLE
Faculté Libre de Théologie Évangélique
Vaux-sur-Seine